

Aleksandra Chrupała, Joanna Warmuzińska-Rogóż

Est-ce un royaume paisible? Image du pays à travers les contes choisis

TransCanadiana 6, 113-130

2013

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Aleksandra Chrupała
Joanna Warmuzińska-Rogóż

Université de Silésie, Katowice

EST-CE UN ROYAUME PAISIBLE? IMAGE DU PAYS À TRAVERS LES CONTES CHOISIS

Abstract: The purpose of this analysis is to discuss the panorama of stories in Quebec, having a strong cultural background and dialoguing with different traditions. The authors of the article first outline the past of the story, originally oral, but enriched in the nineteenth century by a written version thanks to many writers. Thereafter, they make an inventory of the most common characters and motifs of traditional storytelling. However, even if the story is undoubtedly an integral part of the literary and cultural heritage of Quebec as evidenced by a long tradition of storytelling, it is definitely not homogeneous as among Quebec stories one can find particularly those classified as historical, anecdotal and supernatural. On top of this, stories change considerably with transformations in the Quebec society in the first half of the twentieth century. Even today, stories and storytellers are a major element in the cultural landscape of Canada, whether in literature or in the mass media, including television and the internet. Throughout the last century the story had moments of glory and decline, with a real revival in the 1990s. In order to illustrate new trends in the story that overlap with the old tradition, the authors focus on the creation of Fred Pellerin, a young artist, author of several collections of written and oral stories, who uses patterns and characters of ancient stories by giving them quite modern accents.

*Comme tous les enfants, j'aimais les légendes, les contes
et surtout les histoires de revenants les plus effroyables,
quitte à m'endormir la tête cachée sous mes couvertures.*

Philippe Aubert de Gaspé¹

Qu'y a-t-il de plus tranquille, calme et serein que l'image d'un groupe d'enfants à l'écoute d'un bon conte? Le conteur au centre et les auditeurs en silence tout autour, avides de ses paroles fascinantes et magiques. Le conte est un genre optimiste : l'histoire, qui dans la plupart du temps finit bien, présente une vision

¹ De l'avant-propos de *Contes et légendes de la Côte-du-Sud* : Édition revue et augmentée.

rassurante du monde. Et pourtant l'univers du conte n'est pas toujours paisible, et la violence, la cruauté même de certains récits donnent souvent le frisson. En effet les contes n'étaient pas destinés aux enfants. C'est seulement au dix-huitième siècle qu'avec un certain changement philosophique ils se sont visiblement orientés vers le public jeune. À l'origine c'était un genre adressé aux adultes, les petits pouvant accompagner leurs parents lors de veillées de racontées. C'est de cette façon-là que le conte assumait l'une de ses multiples fonctions, à savoir celle de cimenter la communauté. Il y était toujours bien inscrit et marqué tout naturellement par les valeurs et les codes qui lui étaient propres. En tant que miroir de la société, le conte soulignait les mentalités, révélait les croyances et valorisait certaines conduites. Une véritable « formation continue », capable de répondre à l'évolution des besoins et des mesures. Tout importantes qu'étaient les fonctions sociale et éducative, elles ne prenaient pas sur la fonction ludique : depuis toujours on racontait pour divertir. Les personnages pittoresques, les lieux imaginaires, les épreuves des héros, tout cela visait à permettre aux gens de s'évader du quotidien banal. Et le public attendait toujours que l'histoire contée fournisse également de « l'émerveillement, allant jusqu'à la peur, l'angoisse ou l'épouvante même » (Demers et Gauvin 16). Que ce soient des ogres, des dragons ou des feux-follets, chaque peuple avait et a toujours ses histoires à faire peur. Les Québécois n'y font pas exception. L'image du monde dépeinte dans leurs contes traditionnels est loin d'être idyllique. Bien au contraire, elle abonde en créatures inspirant de l'effroi.

Tradition de la conterie québécoise

Transporté au Canada par les premiers colons venant de France, le conte s'est facilement adapté au paysage américain et s'est installé pour de bon dans la vallée du Saint-Laurent. Pour les habitants de la Nouvelle-France ainsi que pour leurs descendants, dans la société en grande partie analphabète, il était un divertissement et le principal mode d'expression de la sagesse populaire, surtout à l'époque où les gens vivaient en petits groupes isolés. Les anciens canadiens-français pratiquaient la tradition de veillées de contes, animées par les conteurs qui, tout en amusant le public, aidaient aussi à divulguer la littérature orale. La Conquête anglaise, qui a refermé la nation sur elle-même, a encore plus contribué à augmenter le corpus de contes récités. Le dix-neuvième et le début du vingtième siècles, c'est l'époque où le conte oral a connu son « âge d'or ». Naturellement ces nombreuses histoires anonymes, contées partout dans la colonie étaient très peu notées. C'est seulement vers la fin du dix-neuvième siècle que, suite à la constatation de Lord Durham prétendant que les Canadiens-français constituaient « un peuple sans histoire et sans littérature », et en coïncidence heureuse avec les débuts de l'ethnologie, on a senti un véritable

besoin de sauvegarder la richesse de la tradition orale. Les premiers travaux ont été entrepris par des écrivains tels que p.ex. Louis Fréchette, Honoré Beaugrand, Pamphile Le May, Firmin Picard, Joseph-Charles Taché, Charles-Édmond Rouleau, secourus par des ethnologues, dont premièrement Marius Barbeau, suivi ensuite par Luc Lacoursière, Germain Lemieux, Anselme Chiasson ou Carmen Roy. Leurs collectes ont abouti soit au Musée des civilisations de Hull (anciennement le Musée de l'Homme à Ottawa), soit aux Archives de folklore dont les trésors de traditions sont actuellement fabuleux. Les travaux de récolte et de transcription des contes ont tout de suite déclenché des problèmes de dénomination et de classement du matériel enregistré et noté. S'agit-il toujours de la littérature orale? Comment distinguer le conte d'autres types de récits, tels légende, mythe, nouvelle? Où tracer les frontières entre différents types particuliers du conte? Les avis des experts étaient souvent partagés.

Quels que soient les définitions et les classements adoptés, les spécialistes conviennent que le conte traditionnel du dix-neuvième siècle était plein d'éléments d'au-delà du réel qui pouvaient inspirer de l'effroi. Ces motifs terrifiants assumaient certainement une fonction éducative, car leur apparition au moment crucial de l'histoire était non seulement une sorte de punition au protagoniste, mais aussi un avertissement aux auditeurs. Ils leur permettaient aussi d'oublier la routine du quotidien, même au prix d'un moment de frayeur. Par quels moyens les conteurs anciens essayaient de répondre à cette attente du public? Certainement en choisissant soigneusement la matière du conte, c'est-à-dire le lieu, le temps, les événements et les personnages. L'un des lieux préférés était la forêt. Le mot même provient le plus probablement du latin *foris*, qui signifie 'dehors'; il désigne donc un lieu hors la civilisation, un territoire habité par des créatures mystérieuses et terrifiantes, qu'on ne rencontre nulle part ailleurs.

L'une des plus dangereuses est le gueulard – une bête qui n'existe pas, mais qui a le pouvoir de faire mourir tout homme ayant la malchance d'entendre son hurlement. Voilà une description qu'en fait Jos Violon, narrateur des contes de Louis Fréchette :

Un gueulard, c'est comme qui dirait une bête qu'on a jamais ni vue ni connue, vu que ça n'existe pas. Une bête, par conséquence, qui n'appartient ni à la congrégation des chrétiens ni à la race des protestants. C'est ni anglais ni catholique, ni sauvage; mais ça vous a un gosier, par exemple, ça hurle comme pour l'amour du bon Dieu... quoique ça vienne ben sûr du fond de l'enfer. Quand un voyageur a entendu le gueulard, il peut dire : « Mon testament est faite; salut, je t'ai vu, adieu, je m'en vas. » Y a des cierges autour de son cercueil avant la fin de l'année, c'est tout ce que j'ai a vous dire. (Fréchette 49)

Le gueulard est souvent accompagné de jacks mistigris – probablement les plus laides créatures de tout le répertoire mythologique québécois.

Des esquelettes de tous les gabarits et de toutes les corporations : des petits, des grands, des minces, des ventrus, des élingués, des tortus-bossus, des bicornus, des membres de chrétien avec des corps de serpent, des têtes de bœufs sus des cuisses de grenouilles, des individus sans cou, d'autres sans jambes, d'autres sans bras, les uns plantés dret debout sur un ergot, les autres se traînant à six pattes comme des araignées, – enfin une vermine du diable. (Fréchette 50)

Ce sont des êtres squelettiques, à des traits humains et animaux à la fois. Souvent bossus, tordus, gluants ; sur une seule, deux, quatre ou même huit jambes. Ils peuvent tout autant être très petits ou plus grands que l'homme. Ils voyagent toujours en bande, et on peut les repérer avant de les voir grâce à leur odeur dégoûtante et au bruit qui accompagne leur danse macabre et obscène. L'homme attrapé par un jack mistigri n'a pas la possibilité de s'échapper. La créature va le dévorer en quelques minutes. Si la victime avait une âme pure et bonne, elle monte directement au paradis, sinon, elle devient un jack mistigri et se joint tout de suite à la bande.

À côté des jacks mistigris, il faut se méfier aussi de la hère.

Ça se montre par-ci par-là, tous les cinquante ans, d'autres disent tous les cent ans – comme un jubilé – la nuit, quand il fait ben noir, pendant les orages, dans le bois, sus le bord des grèves, dans les coins malfaisants. Et c'qu'est le plus estrénaire, c'est que les ceuses qui ont la malchance de voir ça veulent jamais ouvrir la bouche pour en parler. (Fréchette 145)

Il n'est pas facile de la décrire physiquement car elle fait disparaître toute personne la regardant dans les yeux. Mais ceux qui l'ont vue du loin affirment qu'elle a une fourrure rouge et une longue queue, d'où son surnom : bête à grande queue. Elle est la cause de nombreuses disparitions et ses victimes sont le plus souvent des chasseurs imprudents. Pour éviter le danger il ne faut pas s'aventurer trop loin dans la forêt car la hère fait des ravages tout aussi bien le jour que la nuit².

Si on racontait les mythes, légendes et contes mettant en scène les bêtes mentionnées plus haut, c'est entre autres pour apprendre aux gens à garder le contrôle devant la forêt : en effet on ne traverse pas les frontières d'un pays habité par les monstres. À part les monstres, on peut tomber sur les arbres qui saignent. Selon bon nombre d'histoires, il y a dans les forêts du nord du Québec des arbres ayant la particularité de saigner. Le phénomène s'observe avant tout sous la hache des bûcherons qui sacrent, abusent de l'alcool, qui

² Actuellement on attribue à la hère une attitude plutôt écologique : elle apparaît principalement là où les hommes nuisent sans réflexion à la nature ; il est possible d'éviter ses attaques en lui laissant plus de terrains sauvages, loin de l'influence néfaste de la modernité.

décident de ne pas respecter leur repos dominical pour gagner plus que les autres, en général qui ne se comportent pas comme bon chrétien³. Une autre version du même mythe parle des sillons qui se remplissent de sang, si l'on se met à labourer le champ le jour des Morts.

Passons à la catégorie de contes à incidences religieuses. En raison du climat religieux qui imprégnait le Québec du dix-neuvième siècle, les contes surnaturels qui font intervenir des figures associées à l'imagerie catholique sont abondants, bien plus nombreux que ceux dont les origines puisent au folklore français, irlandais ou écossais. Comme l'affirme Jean Rigault :

La peur, l'isolement, le mystère d'un monde immense, dur et en partie inconnu; les longues soirées d'hiver avec la neige, peu de feu et peu de lumière et si peu loin des loups et des ours; le manque d'instruction, l'emprise d'un curé prêchant surtout la loi morale, invitant à craindre les forces du Mal expliquent le développement religieux du conte au Québec. (Rigault 79)

Parmi les personnages connus des contes religieux traditionnels, certains sont plus récurrents que les autres. Commençons par la figure de diable qui est certainement en tête de liste. Affublé de différents surnoms (Grand Charlot, Lucas, Mauvais, Malin, Méchant Esprit, Lucifer, Démon, Belzébuth, Satan) il a aussi de nombreux visages, il peut être nain ou colosse, hideux ou séducteur. Il lui arrive même de prendre la forme de différents animaux : chien, chat ou cheval. Sa présence n'est très souvent qu'évoquée et les conteurs se plaisent à tenir le public en suspens, tantôt en confirmant sa présence, tantôt en la mettant en doute. Ils exploitent à cette occasion tout un arsenal moyenâgeux international de l'imagerie chrétienne : les cornes, cachés soigneusement sous un chapeau, les doigts fourchus, les ongles qui blessent la victime, l'odeur de soufre, etc. La plupart des « diseurs » s'accordent aussi pour évoquer des pactes avec le diable sous une forme ou sous une autre. C'est ainsi qu'une certaine Colette périt dans l'incendie de sa mesure, pour avoir dit « plutôt épouser le diable que de coiffer Sainte Catherine » et que les bûcherons de la Gatineau peuvent faire voler un canot pour rendre visite à leurs femmes, pour ne citer que les exemples les plus fameux.

Satan ! roi des enfers, nous te promettons de te livrer nos âmes, si d'ici à six heures nous prononçons le nom de ton maître et du nôtre, le bon Dieu, et si nous touchons une croix dans le voyage. À cette condition tu nous transporterai, à travers les airs, au lieu où nous voulons aller et tu nous ramèneras de même au chantier ! (Beaugrand 19)

³ Le conte a déjà évolué : maintenant ce sont les bûcherons aimant blesser les arbres sans raison qui sont menacés de la vengeance des arbres saignants.

Un autre sujet particulièrement fécond au Québec est la légende du diable à la danse, où le Malin se venge auprès des hommes et des femmes qui aiment la danse au point de s'y adonner même en temps défendu. On en distingue quatre grandes traditions narratives : diable beau danseur, diable à la danse, fille enlevée par le diable et enfin, danseurs punis (cf. p.ex. Du Berger 2006). La version la plus répandue appartient à la première catégorie et raconte l'histoire d'une jeune fille séduite par le diable déguisé en charmant chevalier, et finalement punie pour avoir transgressé l'interdit et accepté de pactiser avec lui (Boivin 84).

À côté de Lucifer, il y a des loups-garous. On les voit errer dans le monde cherchant qui dévorer et s'attaquer à des passants solitaires. Le loup-garou ne revêt sa forme animale qu'à la tombée de nuit, dans la journée l'homme peut être fort gentil ! L'appellation est quelque peu trompeuse car l'animal n'est pas toujours un loup : à vrai dire, il se présente le plus souvent sous l'aspect d'un chien, d'un chat, d'un cochon ou même d'une poule.

En tout cas, j'ai vu ben des animaux rôder dans les environs ; et je vous persuade, les enfants, que c'était pas des rats – à moins que ça fût des rats de dix pieds de long. Zèbe Roberge, lui, prétendait dur comme fer que c'était des loups-garous. Il avait vu – à ce qu'y disait – un gros chien noir qui l'avait regardé en hurlant, avec des yeux flambants comme des tisons ; et comme personne avait vu ce chien-là auparavant, c'était ben assez pour faire penser, c'pas. (Fréchette 147)

Le seul moyen de le maîtriser est de lui donner un coup de couteau, lui faire couler une goutte de sang pour le ramener à la forme humaine. « Courir un loup-garou » est un mythe tenace et fort répandu dans l'Europe, de nombreux récits parlent de la crainte des animaux dangereux, assimilés au diable et du rachat par le sang. Les légendes européennes en abondent, on les retrouve aussi dans la plupart des contes de fées, p.ex. La Belle et la Bête ou la Blanche Neige. Les récits québécois ont cependant gardé leur dimension religieuse plus marquée. Ainsi si en Europe on se transforme en loup-garou suite au contact avec un loup, au Québec la créature est un pécheur puni pour ne pas avoir reçu la communion de Pâques sept ans de suite.

De façon générale, le nombre sept et ses multiples revêtent une puissance mystérieuse. Il suffit de mentionner une autre forme du châtiment du Ciel qu'est le feu follet. Les feux follets, ou bien fi-follets, comme on les appelle au Québec, sont justement les hommes punis d'avoir été quatorze ans loin de la fréquentation des sacrements. Ayant demeuré loups-garous sept ans, ils se transforment ensuite en fi-follets, soit petites flammes fascinantes qui cherchent à attirer le pauvre monde dans des endroits dangereux pour causer leur perte.

En même temps on apercevait comme manière de petites lueurs grisâtres qui se répandaient dans le Nord, comme si on avait barbouillé le firmament avec des allumettes soufrées. [...] Comme de faite, les damnées lueurs arrivaient par-ci par-là tout doucement, se faufilaient, se glissaient, s'éparpillaient, se tordaient comme des pincées de boucane blanche entortillées après des éclairs de chaleur. [...] V'là des flammèches, pi des étincelles, pi des braises qui se mettent à monter, à des cendre, à s'entrecroiser, à se courir après comme une sarabande de fi-follets qu'auraient joué à la cachette en se galvaudant avec des rondins de bois pourri. Des fois, ça s'amortissait, on voyait presque pus rien ; et pi crac ! ça se mettait à flamber rouge comme du sang. – Envoie fort, Fifi ! envoie fort !... Fifi pouvait pas faire mieux, je vous le garantis ; le bras y allait comme une manivelle, et je m'aperçus qu'y commençait à blémir. Moi les cheveux me regrichaient sour mon casque comme la queue d'un matou fâché. – Fifi, viens-t'en, que j'y dis ; viens-t'en ! le diable va en emporter queuqu'un, c'est sûr ! (Fréchette 89)

Pour éviter un feu follet on peut planter sur une clôture un objet métallique tel un ciseau ou une aiguille. Cela attire le feu follet s'amusant à y passer et repasser jusqu'à ce que parfois il se blesse.

Les loups-garous et les fi-follets ne sont pas les seules métamorphoses des pêcheurs. Il y a aussi des revenants, un autre exemple du merveilleux païen introduit dans le conte chrétien. Il s'agit des âmes du purgatoire condamnées à visiter régulièrement la terre pour racheter des fautes commises.

Je suis celui qui jadis, par un temps comme celui-ci, avait refusé d'ouvrir sa porte à un voyageur épuisé par le froid, la faim et la fatigue. [...] J'avais par amour pour mon or, laissé mourir un homme qui frappait à ma porte, et j'étais presque un assassin. [...] Deux ans plus tard, je fus brûlé vif dans ma maison et je dus aller rendre compte à mon créateur de ma conduite sur cette terre que j'avais quittée d'une manière si tragique. Je ne fus pas trouvé digne du bonheur des élus et je fus condamné à revenir à la veille de chaque nouveau jour de l'an, attendre ici qu'un voyageur vint frapper à ma porte, afin que je pusse lui donner cette hospitalité que j'avais refusée de mon vivant à l'un de mes semblables. Pendant cinquante hivers, je suis venu, par l'ordre de Dieu, passer ici la nuit du dernier jour de chaque année, sans que jamais un voyageur dans la détresse ne vint frapper à ma porte. Vous êtes enfin venu ce soir, et Dieu m'a pardonné. Soyez à jamais béni d'avoir été la cause de ma délivrance des flammes du purgatoire, croyez que, quoi qu'il vous arrive ici-bas, je prierai Dieu pour vous là-haut. (Beaugrand 128-130)

Il y a également des fantômes des gens décédés, qui reviennent pour transmettre un message ou prévenir d'un danger. Ces phénomènes peuvent prendre différentes formes : apparitions, déplacements d'objets, bruits dans les murs, sensations inexplicables. L'une des légendes les plus répandues est celle de la Dame blanche, dont on retrouve de nombreuses versions. Presque chaque

région du Québec possède sa propre Dame blanche, mais la plus connue semble être la belle Blanche de Beaumont. C'est le nom d'une jeune fille, fiancée au Chevalier de Nérac, qui n'a pas voulu épouser le capitaine du bateau pirate et a préféré se jeter dans l'eau près du Rocher Percé en Gaspésie. Un jour après le suicide, son fantôme a fait changer en un rocher le navire des pirates, avec tous ses occupants. Il paraît que lors des tempêtes, ou quand on distingue mal le rocher sous le brouillard, on entrevoit la belle Blanche à la recherche de son amour perdu.

À côté des êtres d'outre monde, tels que les revenants, les fantômes et les esprits, les conteurs québécois mettent en scène aussi des personnages de sorciers. Ce sont des vagabonds ayant vendu leur âme au diable en échange d'un pouvoir maléfique, qui circulent de village en village en mendiant. Si un habitant refuse de leur donner l'aumône, ils peuvent se venger en jetant des sorts. Ils sont capables d'étouffer le feu, d'empêcher les poules de pondre et les vaches de donner du lait, de brûler les bâtiments, de tarir les puits, etc. À part les jeteux de sorts il existe aussi des sorciers amérindiens. Il s'agit des gens qui prétendent posséder certains secrets pour p.ex. guérir les malades ou pour prédire l'avenir. Ceux-ci étaient traditionnellement appelés jongleurs⁴.

[Les] jongleurs sauvages n'ont aucun pouvoir sur les blancs. La jonglerie ne prend que sur le sang des nations, et seulement sur les sauvages infidèles, ou sur les sauvages chrétiens qui sont en état de péché mortel. [...] Il est bon de vous dire qu'il y a plusieurs espèces de jongleries chez les sauvages. Il y en a une, par exemple, qui s'appelle médecine : ceux qui la pratiquent prétendent guérir les malades, portent une espèce de sac qu'ils appellent sac à médecine, s'enferment dans des cabanes à sueries, avalent du poison et font mille et un tours, avec le secours du diable comme vous pensez bien. (Taché en ligne)

Il paraît que cette acception inattendue du mot « jongleur » s'est imposée en français québécois encore à l'époque des premiers colons, lorsque les missionnaires ont commencé à utiliser le verbe *jongler* dans le sens de 'songer à qqch, penser profondément à qqch, s'abandonner à la rêverie' pour décrire les coutumes des guérisseurs et devins amérindiens. Le caractère secret et mystérieux du comportement des jongleurs qui s'isolaient pour trouver une solution à une affaire a provoqué que le verbe connote actuellement en québécois un esprit empreint d'une certaine tristesse et d'une grande préoccupation (Biais 105-106).

Les contes traditionnels connaissent aussi les lutins. Contrairement aux loups-garous, fi-follets, revenants ou jeteux de sorts, les lutins ne sont pas des êtres diaboliques, mais plutôt malveillants. On en parle partout dans le monde,

⁴ Aujourd'hui le mot est de plus en plus remplacé par le nom *chaman*.

mais au Québec il y en a une espèce spécifique. Ce sont de petites créatures de la taille d'un jeune enfant, coiffées d'un bonnet rouge surmonté d'un grelot, reconnaissables à leur oeil unique en plein front, comme les cyclopes.

Imaginez des petits bouts d'hommes de dix-huit pouces de haut, avec rien qu'un oeil dans le milieu du front, le nez comme une noisette, une bouche de ouaouaron fendue jusqu'aux oreilles, des bras pi des pieds de crapauds, avec des bedaines comme des tomates et des grands chapeaux pointus qui les font r'sembler à des champignons de printemps. Cet oeil qu'ils ont comme ça dans le milieu de la physionomie flambe comme un vrai tison ; et c'est ce qui les éclaire, parce c'te nation-là, ça dort le jour, et la nuit ça mène le ravaud, sus vot' respèque. Ça vit dans la terre, derrière les souches, entre les roches, surtout sour les pavés d'écurie, parce que, s'ils ont un penchant pour quèque chose, c'est pour le chevaux. (Fréchette 131)

Généralement les gens ne les aperçoivent pas, mais trouvent seulement les traces de leur visite, à savoir les crignères de chevaux soigneusement tressées. C'est parce que les lutins adorent monter les chevaux et faire de folles chevauchées, surtout la nuit, ce qui fait que le jour suivant, les bêtes sont trop fatiguées pour travailler au chantier ou sur une ferme. Pour se débarrasser des lutins, on peut ou bien tracer une croix sur les bâtiments et mettre un rameau bénit dans l'étable ou bien poser au-dessus de l'entrée à l'écurie un seau plein de cendres : en poussant la porte, le lutin fait tomber le seau et tout le contenu se répand un peu partout. Et comme le lutin est un véritable maniaque de l'ordre (ce qui est un avantage pour les pauvres cultivateurs), au lieu de monter les chevaux, il se met à ramasser les cendres toute la nuit, en jurant de ne plus jamais revenir.

Tous ces êtres surnaturels ou fantastiques qui créent une ambiance plus ou moins épouvantable du conte interviennent dans la vie des habitants. Parmi les profils types dépeints dans les contes traditionnels il y a Ti-Jean – personnage phare des contes folkloriques traditionnels, tant au Canada qu'en Europe. Rusé, bon et généreux, il se lance dans des aventures bien périlleuses. C'est lui qui se révolte contre le pouvoir opprimant, défend les paysans, déjoue les méchants, rétablit la justice, combat des géants, répare les erreurs. Son ingéniosité est visiblement contrastée par la maladresse du fou du village, un véritable anti-héros, le plus souvent laid, chétif et crédule. La faiblesse physique de celui-ci est à son tour recompensée par la figure de l'homme fort, qui incarne des personnages authentiques, réputés par leur grande taille et leur force hérculienne, dont les plus connus sont certainement Jos Monferrand, Louis Cyr et Victor Delamarre. Reste finalement la figure du curé, la personne la plus révérée dans toute la paroisse.

Déclin et renouveau du conte

Telle était l'imagerie québécoise du dix-neuvième siècle, à l'époque où le conte fêtait ses plus grands succès dans la province. Désormais le temps a changé. L'exode de la population rurale vers les grands centres urbains a provoqué une baisse considérable de l'importance du conte traditionnel. La ville, avec ses cabarets et salles de spectacles, a fait place à de nouvelles formes de « diseurs de paroles », tels monologuistes, humoristes et autres. L'arrivée de nouvelles inventions technologiques (radio, gramophones, finalement la télévision) a porté un coup encore plus dur. C'est dans le milieu des bûcherons, isolés du reste du monde loin dans la forêt, que l'habitude d'écouter des « jongleurs du billochét »⁵ a survécu le plus longtemps, c'est-à-dire jusqu'aux années cinquante du vingtième siècle. Après cette période de grand déclin du conte en tant que genre (les décennies quarante-cinquante du siècle précédent), et une timide annonce de son renouveau dans les années soixante-dix, freinée subitement dix ans plus tard, on a observé dans les années quatre-vingt-dix une véritable renaissance, marquée par l'apparition de quelques organisations s'occupant de la diffusion du conte, l'ouverture de festivals (Festival des Haut-Parleurs au Musée de la Civilisation de Québec, Festival Interculturel du Conte à Montréal, Le Rendez-vous des Grandes Gueules à Trois-Pistoles, Les Jours sont contés en Estrie) et surtout par l'arrivée de nouveaux conteurs. Dès le début du vingt-et-unième siècle, les jeunes « diseurs » tels p.ex. Rénée Robitaille, Fred Pellerin, Éric Gauthier ou Joujou Turenne, dont aussi les « conteurs migrants » poursuivent l'expansion du conte et sa reconnaissance auprès du public.

Bien évidemment leurs textes traitent aujourd'hui de sujets différents, adaptés aux besoins et attentes des auditeurs actuels, cependant il serait intéressant de voir comment ils revisitent les principaux motifs de l'imaginaire traditionnel. Nous allons y réfléchir à l'instar des contes de Fred Pellerin.

Des contes à lire, à écouter, à rire et à méditer⁶

Ce jeune artiste a débuté en 2001 avec son premier recueil intitulé *Dans mon village, il y a belle Lurette...* publié aux éditions Planète rebelle, maison qui, comme on apprend de la deuxième de couverture, « soutient principalement, mais non exclusivement, le genre du conte par la publication de livres-disques ».

⁵ L'appellation attribuée à Germain Lemieux de l'Université Laurentienne à Sudbury. Comme l'explique Jocelyn Bérubé, « jongleur du billochét » est un jongleur des mots ; le billochét désigne la bûche servant de siège, sur laquelle ne pouvaient s'asseoir que les conteurs dans les chantiers (Bérubé *Le renouveau du conte*).

⁶ Du compte rendu du recueil *Comme une odeur de muscle* par Aurélien Boivin (188).

En 2003 et 2005 ont paru respectivement *Il faut prendre le taureau par les contes!* et *Comme une odeur de muscles*. Ensuite en 2005 et 2009 deux volumes suivants chez Sarrazine Édition : *Bois du thé fort, tu vas pisser drette* et *L'Arracheuse de temps*⁷. Les CD audio accompagnant les livres offrent aux lecteurs la possibilité de connaître les véritables contes oraux, tels que l'auteur récite lors des spectacles devant le public de plus en plus large. Comme il parle de lui-même :

Je suis conteux comme il y a des violoneux qu'on distingue des violonistes, les accordéoneux des accordéonistes. Je me suis attribué ce « x » pour avoir vu, avant même de savoir que j'étais conteur, des grands parleurs tels Alain Lamontagne, Jocelyn Bérubé, Michel Faubert. Comme je ne me sentais pas la même taille de semelles jasantes que les leurs, je me suis « ixé » pour distinguer mon artisanat de leur art. (Gingras 42)

Toutes ses histoires prennent racine à Saint-Élie-de-Caxton en Maurice, village natal de l'auteur, « un petit coin à moitié défriché qui apparaît rarement sur les cartes » (Pellerin *Dans mon village...* 127), « un village qui existe puisqu'on y paie des taxes municipales, [...] un patelin qui se porte sur le dos de ses personnages » (Pellerin *Comme une odeur...* 11, 12). Parmi eux il y a Ti-Bust, Bustave Riopel, le forgeron, « celui qui aimait battre le fer quand il est chaud (...) et qui était toujours chaud » (Pellerin *Dans mon village...* 66), et Lucienne, sa fille, surnommée Lurette, la belle Lurette. Elle est née un soir d'orage, d'une façon tout à fait magique : forgée et sculptée dans un lingot d'or, grâce aux soins d'une sorcière sauvagesse qui avait bien voulu aider Ti-Bust et sa pauvre femme stérile. Lucienne mène une vie paisible à Caxton, jusqu'au jour où son père devient obligé de recourir aux pratiques magiques et décide de signer un pacte avec le diable. Celui-ci demande l'âme de Lucienne, si jamais elle se marie... L'apparition du Cornu dans la boutique du forgeron peut faire penser à de nombreuses légendes selon lesquelles le diable possède au Québec sa propre usine, à savoir les Forges de Saint-Maurice. L'auteur exploite ici un motif très fréquent dans l'imaginaire québécois, cependant la façon dont il traite la figure du diable diffère considérablement du modèle traditionnel. Dans les contes d'autrefois le mauvais esprit n'apparaît pas vraiment en tant que personnage, sa présence n'est que suggérée, supposée par les auteurs. Ils y font régulièrement allusion, sans que les lecteurs puissent être sûrs de sa réelle implication dans les événements. Chez Pellerin le Yable participe au récit tout comme d'autres protagonistes et le public admet sa présence sans aucune hésitation. Qui plus est, dépourvu de sa dimension

⁷ Pour les besoins du présent article, nous nous limitons à la lecture détaillée des trois premiers volumes.

religieuse, il est traité comme un simple élément surnaturel. La suite de l'histoire ne se déroule pas non plus selon le schéma traditionnel car ni le forgeron, ni le curé d'ailleurs, ne parviennent à déjouer le contrat et la belle fille périt le jour de son mariage. Elle réapparaît encore dans *L'Épilogue*, mais cette fois-ci sous forme de fantôme.

Revenons à la sorcière sauvagesse, marraine de Lurette, cette « étrangère d'origine incontrôlée [...] qui savait lire le passé proche et le futur compliqué ». Son vrai nom est Stewart Troop; comme elle signe S.Troope, on la nomme *stroope* tout court. Elle incarne la figure de Jongleuse, connue pour ses capacités de guérir les malades et de prédire l'avenir. Dès qu'elle s'installe à Caxton, les villageois lui attribuent des pouvoirs de sorcellerie, mais en vérité elle n'est qu'une « simple pratiquante de la médecine sympathique. Très sympathique. » C'est pour cela que ses prédictions s'avèrent peu révélatrices :

On la questionnait, on la pressait d'en dire plus, de sortir des noms, des chiffres, et encore. On voulait tout savoir! – Je vas-tu devenir riche? (Snif! Snif!) – Humm... Si tu gagnes un bon salaire... si tu dépenses pas trop, puis que tu t'en mets de côté, tu devras finir par compter quelques piasses dans tes poches! (Pellerin *Dans mon village...* 83-84)

On fait aussi connaissance de Babine, le fou du village. Il joue de la ruine-babine, d'où son nom. C'est un homme si laid que « les gens s'en approchaient pour le voir et se décevoir » (Pellerin *Il faut prendre...* 19). La présence du fou est de première importance partout au Québec, comme l'explique le conteur : « Tenue par le ministère de la Colonisation à procéder ainsi, chaque municipalité avait son fou, et l'inverse. T'avais pas de fou, puis on t'accordait une subvention salariale pour t'engager un. Chez nous, contexte aidant, le fou bénévolait. » (Pellerin *Il faut prendre...* 17). Les Caxtoniens lui cèdent volontiers les *pires jobines* (Pellerin *Dans mon village...* 54), fatigantes, salissantes, dures et gratuites. Malgré cela, il est considéré toujours responsable de tous les maux qui s'abaissent sur la commune. Contrairement au personnage de Macloune chez H. Beaugrand qui est adoré de tous, Babine est régulièrement mis en accusation et condamné à mort, ce à quoi heureusement il réussit à échapper. En tant que fou, il n'est jamais pris au sérieux par les habitants. Personne ne veut le croire lorsqu'il raconte son aventure avec les lutins, bien que le résultat de leur intervention magique soit visible pour tous : sa bosse a fendu, les rides ont disparu et le corps de Babine s'est redressé. La description des lutins fait allusion à l'image dépeinte auparavant par L. Fréchette

Des petits bouts d'hommes, pas plus hauts que ça. Le ventre comme une poire, les joues comme des tomates, les suyiers comme des bananes (un genre de comptoir d'épicerie avec des fruits et légumes tout mélangés!) Ils ne bougaient pas, tous cerclés autour de la roche. Ils attendaient. (Pellerin *Dans mon village...* 120)

mais les ressemblances s'arrêtent là : les lutins de Pellerin préfèrent danser que monter les chevaux, ils sont plutôt gentils que malveillants, à moins qu'on n'essaie de les frapper. Babine est le héros principal du recueil intitulé *Il faut prendre le taureau par les contes!* La figure de taureau reprend le motif de bête à grande queue du conte de H. Beaugrand, où Fanfan, le protagoniste principal, se vante d'avoir vaincu le monstre qui l'a attaqué dans la forêt, tandis que les autres ne le croient point, en affirmant que ce n'était qu'un taureau ordinaire. À Saint-Élie il s'agit d'un taureau colossal, au poil noir et aux yeux rouges, qui est arrivé au village avec un cirque et qui se présente devant la porte de chez Babine au lieu de la belle dresseuse que le pauvre voulait conjurer de venir avec des formules magiques de sa mère. Une erreur de conjuration, lourde en conséquences. Comme la bête s'attaque ensuite à tout le village, les habitants décident de peindre la maison de Babine en rouge, se réfugient ensuite dans l'église et ordonnent à Babine de les débarasser de l'animal, étant donné que c'est de sa faute, comme c'est toujours le cas.

Le troisième recueil met au centre le personnage d'Ésimésac Gélinas. Le premier conte, intitulé *Le Bébé boum*, commence un peu à rebours⁸ : ... *ils se marièrent, vécurent heureux et eurent de nombreux enfants*. Ainsi le conteur annonce la naissance du dernier des quatre cent soixante-quatorze enfants des Gélinas. Madame Gélinas accouche après quinze ans de grossesse car « elle attendait son homme avant de mettre bas. [...] Venu au monde si tard, Ésimésac eut seize ans dès son premier anniversaire. [...] À son troisième anniversaire, il atteignit la majorité. Parce qu'on prenait en compte les années d'incubation. » (Pellerin *Comme une odeur...* 25, 28). Il naît tout grand, grandit et finalement devient *l'homme le plus fort du monde de Saint-Élie-de-Caxton*. Le titre lui est officiellement délivré en récompense pour avoir sorti du coude de l'évier une (sic!) pétale de rose que la belle Lurette avait laissé échapper. Les exploits d'Ésimésac sont nombreux et témoignent non seulement d'une force extraordinaire du héros, mais aussi de son exceptionnelle générosité :

Et si l'autopsie de Victor Delamarre, du lac Bouchette, a confirmé qu'il était fort parce qu'il avait deux colonnes vertébrales, Ésimésac habitait peut-être l'exploit du fait qu'il avait deux cœurs. (Pellerin, *Comme une odeur...* 29)

C'est lui qui refuse de frapper son adversaire malhonnête lors d'un tournoi de dames ; c'est lui qui risque sa vie pour sauver tout le monde devant un violent incendie menaçant le village ; c'est finalement lui qui se voit obligé de mourir quand il s'avère qu'il est coupable de la grande sécheresse et de la famine à

⁸ C'est parce qu'en s'appêtant à raconter l'histoire, la grand-mère de l'auteur a laissé tomber le livre, qu'elle a ensuite remis à l'envers.

Caxton⁹. S'il réussit à sortir sain et sauf de toutes ces mésaventures, c'est parce qu'il n'a jamais oublié les conseils de sa tante la sorcière. Cependant tout héros qu'il est, Esimésac n'échappe pas à la mort. Parce que – comme disait la grand-mère de Pellerin – il faut bien mourir pour devenir une légende.

Rallumer l'étincelle d'antan

Ce bref parcours à travers les éléments constitutifs des contes anciens et les principaux personnages des récits de F. Pellerin souligne une certaine correspondance entre les thèmes de prédilection des « diseurs » du dix-neuvième siècle et ceux du conteur contemporain. C'est d'ailleurs peut-être une des raisons du grand succès de la « saga de Caxton ». Toutefois, la proportion des fonctions de leurs histoires à conter n'est pas identique : si le conte traditionnel était avant tout imprégné de messages moralisateurs, aujourd'hui c'est l'aspect ludique qui semble dominer. Le caractère divertissant est de plus mis en relief grâce à la langue spécifique adoptée par l'auteur. Parsemée de jeux de mots, de déformations et de nombreuses inventions, elle a de quoi susciter le sourire.

L'un des jeux préférés de l'auteur repose sur l'homophonie, p.ex. : la grand-mère Pellerin était *contante*, comme le verbe « conter » au participe présent (Pellerin *Comme une odeur...* 15); quand Lurette a été forgée et sculptée, *l'or s'est fait chair* et on pouvait espérer que cette belle fille prendrait encore de la valeur avec le temps (Pellerin *Dans mon village...* 15); le cheval d'Ésimésac Gélinas reprend sa forme normale, redevient donc *l'étalon haut*, grâce à l'invention des fers à cheval à talons hauts (Pellerin *Dans mon village...* 35) ; la sorcière sert à Lurette un *bonbon à la mente* pour que celle-ci parvienne à mentir (Pellerin *Dans mon village...* 47, 48); le forgeron ne boit qu'en compagnie de ses amis car il ne veut rien savoir du *verre solitaire* (Pellerin *Dans mon village...* 66); lorsque le Diable fait son apparition à la veillée de danse, personne « ne satan à recevoir d'autre visite » (Pellerin *Dans mon village...* 114); à la naissance d'Ésimésac, « son père le prend sous lui et sa mère sous ailes » (Pellerin *Comme une odeur...* 32); la partie terminale du tournoi de dames, quand Ésimésac tout en colère renverse le jeu pour ne pas frapper le forgeron, est intitulée *Poing fulminant* (Pellerin *Comme une odeur...* 61); quand le village s'apprête à la crucifixion de Babine et que le curé laisse la vieille horloge s'arrêter et traîner n'importe où, la scène se termine avec la phrase : « Pardonnez l'heure car ils ne savent pas ce qu'ils font! » (Pellerin *Il faut prendre...* 84).

⁹ Heureusement la tentative de suicide n'a pas réussi et Ésimésac est mort de nombreux anniversaires plus tard.

F. Pellerin se plaît aussi à manipuler des expressions figées. Le plus souvent elles font l'objet d'une interprétation littérale, mais ce n'est pas l'unique mécanisme de défigement p.ex. : le barbier municipal *coupait le cheveu en quatre sur le sens de la longueur* et se mettait à boire à chaque crâne. *De la coupe aux lèvres* (Pellerin *Comme une odeur...* 53, 54); la petite fille du forgeron ne va pas à l'école, parce que les trop *hautes études*, ça lui donne des vertiges (Pellerin *Dans mon village...* 18); le jour où Lucienne accepte d'épouser Ti-Jean, « devant le train du bonheur, qui passait sans crier "Gare" ! », le jeune homme se jette sur les rails (Pellerin *Dans mon village...* 48); pour la fête de Noël, la toilette de Lurette était exceptionnelle, la belle « était sur son trente-six pour le vingt-cinq du douze » (Pellerin *Dans mon village...* 82).

À cela s'ajoutent différentes déformations (des mots ou des séquences) et innovations, p.ex. : le village de Saint-Élie est tellement minuscule qu'on l'appelle *mini-cipalité* (Pellerin *Dans mon village...* 12); comme on a toujours un plus petit que soi, Babine se trouve un chien – un *minimal de compagnie* (Pellerin *Il faut prendre...* 51); en parlant du travail fait par tous les habitants, on constate : « Un jour on mettra *du labeur* sur notre pain » (Pellerin *Dans mon village...* 54); après le départ de Dièse, son amoureux, Lurette ne cesse pas de pleurer, comme si elle avait pogné un virus de *pleurésie* et l'histoire commence à prendre le ton d'une *Tristesse et Iseult* ou encore d'une prière lancée au *Jésus Triste* (Pellerin *Dans mon village...* 41).

Qui plus est, l'artiste jongle habilement avec des mots et des syllabes, ce qui donne un effet phonique intéressant, p.ex. : « Des fous alliés, à lier, de la race de ceux qu'on aime craindre et qu'on craint d'aimer » (Pellerin *Dans mon village...* 53); Babine n'était pas *humainement parfait*, mais *parfaitement humain* (Pellerin *Dans mon village...* 63); la belle se sentait décoller. « Comme dans une transe. Une transe de danse. » (Pellerin *Dans mon village...* 115), à sa naissance, Ésimésac était déjà de puissance surprenante. « Les hormones d'homme hors normes » (Pellerin *Comme une odeur...* 27).

De façon générale, la question de la langue est chère à l'auteur. Il y touche quelquefois de façon plus ou moins directe. Tantôt il ridiculise le recours abusif aux sigles et abréviations (le TIDFIDFSEDC est le tournoi international de dames francophones internationales de dames francophones de Saint-Élie-de-Caxton, (Pellerin *Comme une odeur...* 68), tantôt il expose certains emplois typiquement québécois qui s'écartent de la norme hexagonale. C'est ainsi qu'on apprend que conformément à la « conjugaison inconditionnelle, [à] Saint-Élie-de-Caxton les 'rais' adorent les 'si' » (Pellerin *Comme une odeur...* 71) et que « la » pétale [y] est d'une féminité qui résiste à toute tentative d'intervention grammairienne » (Pellerin *Comme une odeur...* 40). Ailleurs, il fait allusion à l'Office québécois de la langue française :

Ma grand-mère disait que l'histoire s'est passée dans des mots de tous les jours. « Oui! Des mots coupants, tallés à la hache. Aujourd'hui, ti-gars, l'Orifice de la langue française vous coupe le verbe sous le pied de la lettre. Il vous enlève les mots de la bouche. C'est rendu qu'il faut peser vos gros mots à chaque fois que vous voulez parler. Quand c'est trop lourd, il vous invente des tournures tellement légères qu'elles ont l'air vidées. Ça va finir comme une langue morte d'étourdissements, à force de se la tourner dans la bouche. Comme le latin, le grec et les langues de cochon dans le vinaigre! » (Pellerin *Dans mon village...* 17)

À sa façon spécifique, tout en mélangeant la blague, l'ironie et la réflexion, il refait l'histoire en y ajoutant une couleur particulière de Saint-Élie. Il présente son village comme un lieu unique au monde, où on a inventé non seulement la première *bière à bibites* (Pellerin *Dans mon village...* 67), mais aussi la sentence *Je me souviens* (Pellerin *Dans mon village...* 73). Il engage les habitants de sa ville natale dans des contes du type étiologique, comme p.ex. celui qui explique la naissance des rivières Yamachiche et Saint-Maurice, des Grands Lacs et du fleuve Saint-Laurent (Pellerin *Il faut prendre...* 101-105).

Le conteur n'oublie pas non plus d'émouvoir son public en glissant dans sa narration quelques récits d'événements fondateurs. Il vaut la peine de lire le conte de Dièse, celui « qu'il a jamais laissé entendre à personne » sauf à sa belle Lurette. La légende d'un papillon qui, « emporté dans le vent de la liberté », vole dans le pays à la recherche d'une fleur immortelle qui lui permettra de survivre à la mort. Il en trouve finalement une, mais comme c'est déjà l'hiver, il gèle collé à la tige. Les habitants, qui n'ont jamais vu une fleur pareille, gardent l'échantillon dans un vase et conservent la variété dans la mémoire. « La nouvelle fleur portera le nom de lys. Ma grand-mère disait que c'était plus qu'une fleur. C'était un fleuron qui ne meurt jamais. » (Pellerin *Dans mon village...* 19-23).

Comme on le voit, l'aspect ludique de ces contes se conjugue parfaitement avec une certaine leçon qui peut pousser les lecteurs à la réflexion. Les paroles de l'auteur reflètent souvent les problèmes et les maux du monde d'aujourd'hui. Ses observations sur le passé et le présent sont mises le plus souvent dans la bouche de sa grand-mère :

Ma grand-mère disait que l'histoire s'est passée dans le temps où c'est qu'il y avait encore des étoiles. « Aujourd'hui, avec les lumières électriques trop nombreuses, avec la fumée d'usines trop ombreuse, on est aveuglé. C'est rendu que le ciel est observé à la lumière de la raison puis du progrès. Lumière qui fait pas briller grand-chose! » Ma grand-mère disait qu'avec l'avancement, on a fait disparaître les étoiles. De nos jours, les enfants ont les yeux beaucoup moins brillants. [...] C'est rendu qu'il faut leur raconter des histoires pour rallumer l'étincelle d'antan. (Pellerin *Dans mon village...* 75, 79)

Bibliographie :

- Bérubé, Jocelyn. « Le renouveau du conte. » *Centre Mnémo* 7, n° 1 (septembre 2002) <<http://www.mnemo.qc.ca/spip/bulletin-mnemo/article/le-renouveau-du-conte>>
- Beaugrand, Honoré. *La chasse-galerie. Légendes canadiennes*. Collection *Littérature québécoise*. Vol. 2, version 2.0. <<http://beq.ebooksgratuits.com/pdf/Beaugrand-legendes.pdf>>
- Du Berger, Jean. *Le Diable à la danse*. Québec : les Presses de l'Université de Laval, 2006.
- Biais, Suzelle. « Histoires de jongleries. » *Québec français* 145 (2007) : 104-106. <[www.http://id.erudit.org/iderudit/47325ac](http://www.id.erudit.org/iderudit/47325ac)>
- Boivin, Aurélien. « Le diable à la danse. » *Québec français* 116 (2000) : 84-88. <<http://id.erudit.org/iderudit/56133ac>>
- Boivin, Aurélien. « Compte rendu de l'ouvrage *Comme une odeur de muscles*. » *Rabaska : revue d'ethnologie de l'Amérique française* 4 (2006) : 184-188. <<http://id.erudit.org/iderudit/201791ar>>
- van Dijk, Petronella. « La route du conte à travers le Québec. » *Québec français* 150 (2008) : 43-45. <[www.http://id.erudit.org/iderudit/43999ac](http://www.id.erudit.org/iderudit/43999ac)>
- Demers, Jeanne et Gauvin, Lise. « Le conte écrit, une forme savante. » *Études françaises* 12. 1-2 (1976) : 3-24. <<http://id.erudit.org/iderudit/036618ar>>
- Deschênes, Gaston et Maurais, Pierrette (dir). *Contes et légendes de la Côte-du-Sud : Édition revue et augmentée*. Sillery : Septentrion, 2013.
- Fréchette, Louis. *Les Contes de Jos violon*. Montréal : L'Aurore, 1974.
- Gingras, Chantale. « Pellerinage au coeur du conte : incursion dans l'univers du conteur Fred Pellerin. » *Québec français* 150 (2008) : 39-43. <<http://id.erudit.org/iderudit/43998ac>>
- Pellerin, Fred. *Dans mon village, il y a belle Lurette...* . Montréal : Planète rebelle, 2001.
- Pellerin, Fred. *Il faut prendre le taureau par les contes!*. Montréal : Planète rebelle, 2003.
- Pellerin, Fred. *Comme une odeur de muscles*. Montréal : Planète rebelle, 2005.
- Pellerin, Fred. *Bois du thé fort, tu vas pisser drette!* Montréal : Sarrazine, 2005.
- Pellerin, Fred. *L'Arracheuse de temps*. Montréal : Sarrazine, 2009.
- Rigault, Jean, « Le conte au Québec au dix-neuvième siècle. » *Canadian Literature* 53 (juin 2013) 3 sept. 2013 [www.ubc.ca/units/canlit/pdfs/articles/canlit53-Conte\(Rigault\).pdf](http://www.ubc.ca/units/canlit/pdfs/articles/canlit53-Conte(Rigault).pdf)
- Taché, Joseph-Charles. *Les contes traditionnels du Québec*. <<http://contesquebec.blogvie.com/2012/05/23/ikes-le-jongleur-par-tache/>>

Aleksandra Chrupała est maître de conférences à l'Université de Silésie à Katowice, où elle travaille dans le Département de Linguistique Appliquée et de Traduction, et collabore avec le

Département d'Études canadiennes et de Traduction littéraire. Ses recherches portent sur la lexicographie, particulièrement sur la construction de bases de données lexicales permettant la traduction assistée par ordinateur. Elle a publié une monographie (*Les noms composés avec « femme » en français. Une étude de leur degré de figement en vue d'un traitement automatique*, PARA, Katowice, 2008), des articles sur la description lexicographique selon l'approche orientée objets et quelques textes sur la variante du français parlé au Québec.

Joanna Warmuzińska-Rogóż est maître de conférences à l'Institut des Langues Romanes et de Traduction à l'Université de Silésie. L'auteure d'une monographie (*De Langlois à Tringlot. L'effet-personnage dans les Chroniques romanesques de Jean Giono – analyse sémio-pragmatique*, Presses de l'Université de Silésie, 2009), co-rédactrice (avec Zuzanna Szatanik) du troisième numéro de *TransCanadiana* (« Écrivains – professeurs », Para 2010), co-auteure de l'anthologie de la nouvelle québécoise en traduction polonaise (Krzysztof Jarosz, Joanna Warmuzińska-Rogóż : *Antologia współczesnej noweli quebeckiej*, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego i WW, 2011) et de nombreux articles sur la littérature québécoise et la traduction littéraire.